

Albertine

Hans Christian Andersen 2020 Acceptance Speech 11 September 2021, Moscow, Russia

Lorsque j'étais une petite fille d'environ sept ans, j'ai eu soudain l'irrépressible envie de réaliser un livre qui serait en taille bien plus grand que moi. Un livre géant. Un livre cabane. Un livre où chaque image serait aussi imposante qu'un tableau de musée.

Dans la bibliothèque de mon enfance, il y avait un livre que j'aimais particulièrement. Un livre qui contenait à mes yeux le mystère, la poésie et la force narrative du silence projetée par les images. Un jour, je tentais de le retrouver, mais il avait disparu. J'appris plus tard que Maman l'avait donné. Je ne connaissais ni le titre ni l'auteur, car la petite fille que j'étais n'emmagasinait que les illustrations. J'ai continué de chercher ce livre partout. Dans les brocantes et sur Internet. En vain. Plus tard avec Germano, nous avons eu l'idée de réaliser un livre sur ce livre. Un livre qui s'intitulerait *Le Livre perdu*. Et puis, alors que nous réfléchissions au projet, le livre est réapparu. Comme par miracle. Il se tenait là sur un stand du Salon de Montreuil. Je découvrais pour la première fois son titre et son auteur. *Sur la colline* de Kota Taniuchi.

La pulsion créatrice m'habite depuis l'enfance. Je dois dessiner toutes les émotions et toutes les sensations qui transitent dans mon esprit. Je dois dessiner ce que je ne sais pas dire ou écrire. Je dois dessiner le monde tel que je le comprends. Mais je dois aussi et surtout dessiner l'essentiel. C'est difficile l'essentiel. Il a tendance à se dissimuler. Il faut le chercher avec patience et bienveillance. Il s'agit donc d'explorer. Je passe beaucoup de temps à explorer. L'exploration est un parcours. Mon parcours est une ligne infinie tracée sur une page blanche infinie.

Germano est écrivain. Il écrit depuis qu'il est enfant. À l'époque, il était fasciné par le mystère de l'univers. Aujourd'hui, il se contente de contempler le mystère. Il arrive dans ma vie. On s'aime. Nos histoires se mélangent. De nouvelles histoires apparaissent. Nous rassemblons textes et images. Nous faisons dialoguer l'image avec le texte.

Tomi Ungerer dit : « Les enfants n'ont pas besoin de livres pour enfants, mais d'histoires bien racontées. » Germano et moi sommes des serviteurs. Nous nous mettons au service de l'idée. Une idée ne doit pas être destinée à certaines personnes en particulier. Une idée appartient à tout le monde. Une idée est toujours supérieure à une idéologie. Les idées épanouissent les esprits et profitent à la conscience. Les idéologies atrophiaient l'intelligence et instaurent le dogme. Aussi, nous préférons les questions aux réponses. Les questions libèrent systématiquement. Les réponses tendent à enfermer. L'humanité ne doit pas faire semblant d'avancer, elle doit avancer. Nos livres ont peut-être cette prétention là : encourager le pas suivant.

Je ne me considère pas illustratrice, mais dessinatrice. Il m'arrive parfois de pratiquer l'illustration et de donner ainsi de l'image au texte. Mais au côté de Germano, je pratique surtout le dessin et deviens par là-même un véritable auteur. Le texte donne à l'image et l'image donne au texte. Lorsque nous construisons une histoire, le dialogue est constant. Aucune pratique ne prend le dessus sur l'autre. Cela demande écoute et confiance. De la patience aussi. Les idées ne sont pas faciles. Les plus simples d'apparence sont en réalité les plus difficiles. Il nous faut savoir les attendre, comprendre leurs volontés, accepter leurs caprices. Nous devons pour cela sans cesse nous remettre en question. Il serait indécent de se reposer sur nos lauriers. Ce serait faire semblant d'avancer, alors qu'il est, comme déjà dit, essentiel de réellement avancer. Chaque nouveau projet est ainsi un nouveau pas en avant.

Chaque nouveau dessin, tout en étant la somme des précédents, suggère la nouvelle direction à prendre.

Maurice Sendak dit : « Le livre est le lieu où je dépose les fantaisies qui m'ont accompagné la vie entière. Le lieu où je leur donne une forme qui fait en sorte qu'elles signifient quelque chose. [...] La fantaisie est le noyau, le cœur de toute écriture pour enfants, de toute littérature, probablement de tout acte de vie. L'écrivain rattache à son travail des éléments qui lui viennent de ce qu'il y a de plus profond et de plus caché dans son Moi. Des circonstances diverses affleurent un filon particulier qui réside dans l'enfance, une veine qui demeure ouverte et vivante. C'est en cela que consiste le don particulier de l'artiste. »

Je dessine tous les jours. Depuis toujours. Le dessin est peut-être ma véritable langue maternelle. Je fais des livres. Mais je fais aussi des gouaches, des sérigraphies, des objets, des robes... Mon atelier est plutôt bien rangé, mais il est en réalité toujours en effervescence. Il évolue au même rythme que j'évolue et il me plaît de le savoir ainsi constitué d'une infinité de strates, d'étapes, d'épisodes, de transitions. Je crois qu'il est profondément nécessaire de reconnaître ce qui a été pour comprendre une création en cours et la transmettre de manière apaisée. Auteurs et artistes ne peuvent exister sans cette transmission. Aucune œuvre ne peut exister sans l'appropriation du lecteur ou du public. C'est ce qu'on appelle aussi la reconnaissance. Mais ce n'est pas seulement la reconnaissance de l'artiste. C'est aussi la reconnaissance du lecteur et du public.

J'étais dans mon jardin, avec mes bottes et mon sécateur et je reçois ce téléphone en langue anglaise. J'ai d'abord cru qu'on essayait de me vendre une encyclopédie. Et puis, j'ai compris : j'avais gagné le prix Hans Christian Andersen. Évidemment, je ne m'y attendais pas. Comment pouvais-je figurer au côté de noms tels que Quentin Blake, Wolf Erlbruch, Tomi Ungerer, Lisbeth Zerger, Maurice Sendak... Il m'arrive souvent de douter. Et je suis orgueilleuse de douter. Pour un artiste, il me semble que le doute doit être cultivé. Le doute et l'humilité doivent être cultivés à grande échelle. L'humanité a besoin de doute et d'humilité. Ce prix donc m'a permis de me réconcilier avec toutes ces heures d'incertitudes, toutes ces fois où j'étais recroquevillée dans une voie sans issue quelque part dans un coin du labyrinthe et que je percevais tout autour de moi le souffle du Minotaure.

Votre Majesté, chers membres du jury, cher comité de l'Ibby International, je tiens à vivement vous remercier pour ce grand honneur.

Je tiens également à remercier l'Institut Suisse jeunesse et média qui soutient mon travail et celui de Germano depuis de nombreuses années. Je remercie notre maison d'éditions, La Joie de lire. Je remercie tout particulièrement notre très chère éditrice, Francine Bouchet. Elle nous accompagne depuis le début, nous apporte sa confiance et nous aide à grandir. Je remercie toute l'équipe de la Joie de Lire, Carina Solari-Diez, Pascale Rosier et Christelle Duhil. Leur travail est exemplaire. Un immense merci encore à nos lecteurs du monde entier.

J'ai vécu dans une maison de campagne. Elle restait toujours ouverte. La clé devait rouiller quelque part au fond d'un tiroir. Nous avions la chance d'avoir un jardin. Il y avait aussi un théâtre dans la grange. Il y avait des costumes et des livres. Je jouais librement avec mes camarades. Tout le temps. Partout. La fantaisie et le jeu régnait. Personne ne venait nous expliquer qu'il fallait avoir peur.

Un jour, nous rentrions de la fête foraine. Papa était au volant de sa deux-chevaux et les copains et moi nous nous tenions debout sur la banquette arrière. Nos têtes dépassait de la capote ouverte et les cheveux au vent nous balançons des poignées de confettis multicolores dans l'air. Cela a duré tout le trajet et personne n'est venu nous expliquer qu'il fallait avoir peur.